

HISTOIRE DE **LIMOGES**



DANS LES **COLLECTIONS**
musée des Beaux-Arts de Limoges

Plan et repères de la collection



Le musée des Beaux-Arts de Limoges propose aux visiteurs une collection retraçant le passé historique de la ville. Cette collection évoque son évolution urbaine depuis son passé gallo-romain jusqu'à nos jours, par le biais de vestiges antiques et de mobilier archéologique, de sculptures médiévales, de peintures mais aussi de maquettes et de reconstitutions diverses.

La collection se déploie chronologiquement à travers une dizaine de pièces au sous-sol du palais. Les premières salles sont consacrées à la fondation de la ville antique *Augustoritum* et à son urbanisme. Elles mettent à l'honneur les monuments publics via des maquettes qui côtoient divers objets retrouvés sur des sites tels que l'ancien forum ou l'amphithéâtre. Les salles suivantes sont consacrées aux dieux, à la mort et à la demeure. On y trouve des exemples d'urnes et de coffres funéraires, des stèles et une statue en pied de Jupiter, mais également la présentation de fresques et de mosaïques provenant de *domus* antiques. Enfin, les salles suivantes présentent des objets permettant d'aborder la question de l'artisanat et du commerce ou encore la toilette, la parure, l'écriture et le jeu...

D'autres salles évoquent le passé de la ville au Moyen Âge par le biais d'éléments d'architecture ou de décors de bâtiments disparus. Des poteries et céramiques ainsi que les trouvailles réalisées lors des fouilles archéologiques menées à Limoges entre 1990 et 2010, illustrent les transformations de la ville jusqu'aux grands réaménagements des XVII^e et XVIII^e siècles, avant les transformations de l'ère industrielle dues à l'arrivée du chemin de fer et au développement de l'industrie porcelainière.

C'est donc une collection foisonnante qui invite le visiteur à un voyage dans l'histoire méconnue d'une cité au passé prestigieux, dont il ne reste malheureusement guère de vestiges visibles dans la ville aujourd'hui mais que le musée conserve précieusement.



Statuette de déesse-mère

Niveau -1 / Salle 4

I^{er} ou II^e siècle / Céramique blanche de l'Allier / Inv. Arc. M. 60 ; affectée par la Ville de Limoges, 1967

Datant du I^{er} ou II^e siècle, cette petite figurine de déesse-mère est le témoin de la rencontre artistique et religieuse entre peuples celte et romain. Le culte des déesses-mères existe depuis l'époque néolithique. Ces divinités sont le symbole de la force créatrice qui préside à la mort et à la vie de toute chose. Après la conquête romaine, les déesses-mères sont toujours très populaires et honorées en Gaule. Elles symbolisent les divinités féminines de la famille, protectrices des enfants, de la maternité et de la prospérité. La statuette du musée peut être interprétée comme une déesse-mère médiatrice avec le monde des morts, comme l'indique le chien portant un collier à grelots sur ses genoux. En effet, ces statuettes en terre cuite pouvaient être déposées sur les autels domestiques dans les maisons, dans les sanctuaires comme ex-voto mais aussi dans les tombes. Les centres de fabrication de ces figurines gallo-romaines étaient localisés le long de la vallée de l'Allier dans des ateliers qui produisaient simultanément des poteries sigillées. La technique du moulage permettait une production en masse et donc une large diffusion dans les provinces de la Gaule, jusqu'ici à *Augustoritum*.



Deux lampes à huile

Niveau -1 / Salle 4

I^{er} ou II^e siècle après J.-C. / Céramique / Inv. Arc. M. 465-466 ; dépôt du Service régional de l'archéologie de Nouvelle-Aquitaine

Les lampes à huile en céramique, importées du Sud de la Gaule et des ateliers méditerranéens, constituent d'excellents témoins de la société romaine. Allumées aux ouvertures des maisons, elles signalent un heureux événement ou la mort d'un proche. Elles éclairent aussi les niches réservées aux divinités domestiques vénérées dans chaque foyer. On utilise l'huile d'olive, de noix, de ricin et des végétaux comme le lin ou le jonc pour confectionner des mèches que l'on introduit par le bec. Certaines, jamais allumées, ont pu être utilisées comme objet décoratif ou comme objet votif pour accompagner le défunt dans sa tombe et favoriser la traversée des ténèbres. Les chrétiens reprendront d'ailleurs à leur compte cette pratique païenne dès le IV^e siècle pour symboliser la lumière du Christ. Les lampes à huile, à l'origine façonnées, sont ensuite moulées, ce qui diminue le coût de fabrication et permet de réaliser des séries. Le disque percé du trou de remplissage reste la zone privilégiée pour accueillir des décors variés : sujets religieux, épisodes mythologiques, représentations végétales ou animales, scènes bucoliques (musiciens, pêcheurs) voire érotiques, ou encore figures humaines comme ici, ce combat de gladiateurs.





Figurine de Lion

Niveau -1 / Salle 4

II^e siècle, Bronze plein / Inv. Arc. M. 12 ;
affecté par la Ville de Limoges, 1967

À la suite de son voyage en Gaule, l'empereur Auguste est à l'initiative de la création d'une ville nouvelle destinée à servir de métropole au peuple des Lémovices, 10 ans environ avant Jésus-Christ. Le nom double *Augustoritum* qui lui est attribué, associe de manière significative l'élément gaulois à l'origine de son existence (ritum : le gué) et le nom de son fondateur (Auguste). *Augustoritum* dispose de tous les bâtiments publics indispensables à l'expression de la civilisation romaine : un forum, des thermes, un pont dont les piles en grand appareil de granite subsistent encore et forment le socle de l'actuel pont Saint-Martial, un théâtre et un amphithéâtre qui font de la ville l'une des rares agglomérations des Gaules à posséder ces deux équipements de spectacle... C'est lors de fouilles sur le site de l'ancien amphithéâtre que fut trouvée cette figurine de lion en bronze, évocation des jeux sanglants qui s'y déroulaient, comme les combats de gladiateurs contre des fauves. L'amphithéâtre d'*Augustoritum* est élevé à la fin du I^{er} siècle. Ses dimensions en faisaient l'un des plus vastes des Gaules devant ceux de Nîmes ou d'Arles : sa capacité a été estimée à près de 25 000 places assises ! Sa structure creuse et à trois galeries annulaires servit de refuge pendant le haut Moyen Âge, avant d'être utilisé comme carrière et comme marché. Marquant des générations d'habitants ou de visiteurs (Molière le mentionne dans sa pièce M. de Pourceaugnac !), ce n'est qu'à l'aube du XVIII^e siècle qu'il s'efface définitivement du paysage urbain.



Peinture murale de la « Domus » des Nones de Mars

Niveau -1 / Salle 5

Milieu du I^{er} siècle après J.-C. / Enduit peint / Inv. Arc. M. 471 ;
affectée par la Ville, 1991

Si l'on peut supposer que la plupart des maisons d'*Augustoritum* étaient des maisons modestes ou de petits immeubles d'habitation avec des boutiques au rez-de-chaussée, certaines demeures étaient particulièrement vastes et luxueuses comme en témoignent notamment les vestiges de décoration qui nous sont parvenus et qui appartenaient à la villa des Nones de Mars. Celle-ci tire son nom d'un graffiti retrouvé sur l'un de ses murs. Il s'agissait d'un jour de fête publique qui commémorait l'anniversaire du jour où Auguste fut nommé Grand pontife en 12 av. J.-C. La villa des Nones de Mars avait une superficie totale de plusieurs milliers de mètres carrés. La peinture murale présentée au musée proviendrait d'une salle secondaire pourtant ornée de motifs somptueux utilisant du rouge cinabre, pigment rare et cher. Par déduction, il est possible d'imaginer la richesse du décor des salles d'apparat disparues. Les *domus* « à la romaine » étaient des maisons réservées à la riche aristocratie locale. Elles ont incontestablement marqué un tournant dans l'architecture privée de la Gaule romaine en promouvant une architecture calquée sur les modèles italiens, et sont les témoignages éclatants du phénomène relativement rapide de romanisation du peuple gaulois.



Bouc jouant de la Lyre

Niveau -1 / Salle 8

1^{er} quart du II^e siècle / Relief sculpté de l'abbaye Sainte-Marie-de-la-Règle de Limoges / calcaire avec traces de polychromie / Inv. Arc. L. 62

Cet élément sculpté provient de la façade de l'ancienne église abbatiale de l'abbaye féminine située en contrebas du chevet de la cathédrale de Limoges et démolie en 1819. Là, un monastère féminin est créé avant 817 à l'initiative de Louis le Pieux, fils de l'empereur Charlemagne, sur le site d'une église dédiée à la Vierge. Incendiée en 1105, cette abbaye dite Sainte-Marie-de-la-Règle est reconstruite au cours du 2^e quart du XII^e siècle. Bien qu'aucune description ou illustration ne permette de restituer le décor sculpté de sa façade, il est couramment admis que les éléments rectangulaires ou cintrés présentés au musée, constituent une partie des reliefs actuellement répertoriés et censés en provenir. Les compositions sculptées, où motif et cadre se modèlent mutuellement pour occuper toute la surface disponible, témoignent de la fameuse « loi du cadre » typique de l'art roman. Elle est ici parfaitement illustrée par les animaux réels ou fabuleux animés d'une vitalité remarquable. Ces derniers empruntent certains motifs aux manuscrits réalisés dans les ateliers d'enluminure de la célèbre abbaye Saint-Martial de Limoges, haut lieu de création artistique et intellectuel au cours de la période romane (XI^e-XII^e siècles), dont certains vestiges sont encore visibles dans la crypte archéologique, sous l'actuelle place de la République.



Fresque des Carmes

Niveau -1 / Salle 10

Vers 1300 / Provient du couvent des Carmes de Limoges ; scène déposée en 1995 / Enduit peint / Inv. P. 466 ; don P. Ruchoux, 1996

L'ordre des Carmes est fondé au XII^e siècle. Il s'agit au départ d'un ordre installé au Mont Carmel en Palestine. Dans la deuxième moitié du XIII^e siècle, des Carmes s'installent à Limoges. Ils ont peu de biens et vivent essentiellement d'aumônes de fidèles. Au XVII^e siècle, une réforme redynamise l'ordre et les Carmes prospèrent avant de connaître une crise due en partie à la diminution des vocations au XVIII^e siècle. Finalement, en 1791, le couvent est vendu comme bien national puis démantelé pour ouvrir la rue Neuve-des-Carmes. La peinture présentée au musée date de la première moitié du XIV^e siècle. Elle a intégré les collections en 1996, suite à une première étape de sauvegarde de ces vestiges. Elle se trouvait dans l'ancien dortoir du couvent où plusieurs peintures murales étaient présentes. On y voit la Vierge tenant l'Enfant bénissant sur ses genoux, devant lesquels est agenouillé un carme tonsuré accompagné par un saint non identifié. D'autres peintures murales étaient visibles à différents endroits du site des Carmes dont certaines ont fait l'objet d'une campagne de restauration au tournant des années 2000. En plus de la fresque exposée au musée, ce sont donc quatre décors peints d'époque médiévale et moderne qui ont ainsi été préservés.



Gisant « du Bon Mariage »

Niveau -1 / Salle 10

XIV^e siècle / Calcaire / Inv. Arc. L. 154 ;
achat de la Société archéologique et historique du Limousin, 1860

Cette sculpture permet d'évoquer la sculpture funéraire civile au XIV^e siècle. Le gisant est une sculpture funéraire destinée à orner un tombeau. Le mot vient du verbe « gésir » qui signifie être allongé. Cette création de l'art funéraire du Moyen Âge chrétien représente traditionnellement un personnage couché, les yeux ouverts ou fermés. Généralement sculptés dans la pierre, les gisants sont progressivement exécutés dans des matériaux plus précieux : bronze, cuivre doré ou émaillé. En effet, seules les personnalités royales, nobles ou religieuses en possèdent un. L'objectif de cette effigie funéraire est de rappeler le souvenir du défunt aux vivants, mais certaines se trouvent créditées d'une dimension symbolique ou politique. Dès la fin du XIII^e siècle et jusqu'au XVI^e siècle, la forme du gisant varie en fonction du rapport à la mort dans la société : défunt figé dans une jeunesse idéale ; recherche d'une vraisemblance physique ; « transi » c'est-à-dire corps à l'état de décomposition ; défunt agenouillé en prière façon « orant » etc. Ce tombeau d'un couple inconnu célèbre l'amour conjugal. Il provient de l'abbaye Saint-Martin dite des Feuillants, aujourd'hui disparue. Son originalité réside dans le fait de représenter l'épouse tournée vers son mari. Les animaux sous les pieds du couple sont peut-être un lion et une salamandre, symboles tous deux de la résurrection et de l'éternité de la foi.



Vitrail de Jeanne d'Albret

Niveau -1 / Salle 11

Vers 1560 / Verre peint / Inv. 2017.0.7 ; anc. coll. Martial de Lépine,
don de Jacques Ardant, 1983

Après les troubles de la guerre de Cent Ans, le XVI^e siècle s'avère plutôt une période de paix et de prospérité pour la ville de Limoges qui compte parmi les plus peuplées du royaume. Après plusieurs siècles de rivalité entre le quartier de « la Cité » autour de la cathédrale et le quartier du « Château » proche de l'abbaye Saint-Martial, ce dernier est désormais appelé « la Ville » signifiant clairement la volonté de ses consuls de représenter Limoges dans sa totalité. Possédant des comptoirs dans les principales agglomérations de France et d'Europe, ses marchands en font alors une place commerciale d'importance. Cet atout va bénéficier aux émaux sur métal dont l'art réapparaît à la fin du XV^e siècle. Leur diffusion rapide hors du Limousin est aussi favorisée par la nouvelle vicomtesse de Limoges, Marguerite de Navarre, mère de Jeanne d'Albret (future mère d'Henri IV) et célèbre protectrice des arts. La sœur du roi François 1^{er} détenait en effet de nombreux émaux peints dans ses châteaux de Pau ou de Nérac. Le quartier Maigne à Limoges concentre alors les ateliers des familles participant à cette activité de luxe dont les maîtres, respectés, sont souvent honorés du titre de consul. C'est de là que provient ce petit vitrail représentant Jeanne d'Albret en prêche. Il nous rappelle que les temps difficiles des guerres de Religion touchent peu Limoges et malgré le prosélytisme réformé de Jeanne d'Albret, figure active du protestantisme en France qui s'illustra par sa rigueur morale et religieuse, la population locale, attachée au culte des saints, resta finalement majoritairement catholique.



Limoges vue des Portes-ferrées

Niveau -1 / Salle 12

Vers 1841 / Huile sur toile / École française (Chaminade ?) /
Inv. 2007.21.1 ; achat, 2007

Cette huile sur toile est une vision minutieuse et poétique de Limoges au XIX^e siècle, avec ses bâtiments majeurs et ses trois ponts sur la Vienne. Il s'agit d'une vue panoramique de la ville depuis le quartier dit aujourd'hui « des Portes-Ferrées ». Une route est représentée au premier plan, entre des jardins et la Vienne, où figurent plusieurs personnages et des charrettes tirées par des chevaux. Le pont Saint-Martial est représenté sur la gauche et le Pont-Neuf apparaît sur la droite. Les clochers des églises Saint-Michel et Saint-Pierre se dressent à l'arrière-plan, tandis que la cathédrale et le palais de l'Évêché apparaissent sur la droite, derrière une étendue arborée. L'aspect de la ville apparaît ici en pleine croissance. Le commerce tient une grande place dans l'économie locale et les industries prennent de l'importance, notamment celles du textile, de la chaussure, de l'imprimerie mais aussi de la porcelaine. À partir de 1860, l'industrie de la porcelaine puis de la chaussure dominant, attirant de nombreux travailleurs venus de la campagne avoisinante. Le XIX^e siècle est aussi l'époque du développement des arts appliqués à l'industrie, et de la valorisation des arts du feu à Limoges avec des implications économiques. C'est aussi l'époque du renouveau de l'art de l'émail avec les fondations de l'École municipale des arts décoratifs qui devient nationale en 1881 et du musée de Limoges (1845) créé à l'initiative du préfet Tiburce Morisot, père de la célèbre peintre Berthe Morisot.



Vaisselle brûlée

Niveau -1 / Salle 12

Milieu du XIX^e siècle, Faïence / Inv. 2010.16.1-2 ;
affecté à la Ville de Limoges par le Service régional de l'archéologie 2010

Au XIX^e siècle, Limoges entame un siècle riche en bouleversements politiques, économiques et démographiques. Elle se transforme en une ville industrielle où la porcelaine devient le moteur principal de son développement favorisé par la voie ferrée reliant désormais Limoges à Paris. Des sociétés immobilières achètent alors des terrains pour les lotir, tandis qu'au bord de la rivière et sur le plateau vont s'édifier des faubourgs populaires en lien avec les activités industrielles. C'est au milieu de ces transformations que se déclare un énorme incendie dans la soirée du 15 août 1864, place de la Motte. Au petit matin, l'incendie a détruit une centaine de maisons, pour la plupart construites à pans de bois et torchis, sans avoir provoqué de victime ! L'enchevêtrement des ruelles a facilité sa propagation malgré une bonne organisation des secours, relayés par des porteurs d'eau bénévoles. À la suite de cet événement au retentissement national, les terrains concernés sont achetés par une société immobilière qui s'engage à rebâtir en pierre de taille et propose l'établissement de trois rues parallèles entre les places d'Aine et de La Motte. En 1995, des fouilles préventives à la construction d'un parc de stationnement souterrain sous l'actuelle place de La Motte, mettent au jour de la vaisselle carbonisée. Provenant du stock d'un magasin détruit lors de l'incendie de 1864, celle-ci se compose de faïence à décor fleuri largement utilisée par la population. Produits de luxe, les services en porcelaine de Limoges sont en effet majoritairement destinés à une commercialisation lointaine, notamment l'exportation vers les États-Unis.



Enseigne « Au Zouave »

Niveau -1 / Salle 13

Huile sur panneau / vers 1850-1870 /
Inv. ATP 183



Jusqu'au XIX^e siècle, être tiré au sort pour gonfler les rangs de l'armée, voire partir faire la guerre, faisait partie des aléas de la vie. Cependant, il existait de « bonnes âmes » prêtes à se sacrifier à la place des plus malchanceux. Ce panneau représente un fantassin de l'armée d'Afrique, en pantalon bouffant et coiffé de la chéchia. Il servait d'enseigne à une buvette-épicerie limougeaude dans laquelle était pratiqué le remplacement des conscrits appelés au service militaire. Alors qualifiés de « marchands d'hommes », ces tenanciers négociaient en effet l'« achat » d'un homme acceptant de partir sous les drapeaux à la place de celui qui avait « tiré un mauvais numéro ». En France, le tirage au sort pour recruter les hommes dans les armées est employé pour la première fois au XVII^e siècle. Au XVIII^e siècle, le remplacement par achat d'un homme est rendu possible. Le remplacement permet notamment d'éviter à un garçon de partir pour de longs mois et de maintenir ainsi une main d'œuvre indispensable dans les campagnes. Au début du XIX^e siècle apparaissent les premières sociétés d'assurances garantissant, contre une prime, l'échange du conscrit malchanceux par un autre homme. La loi de 1872 supprime ce système de substitution mettant ainsi fin à l'activité des « marchands d'hommes » et des associations ou compagnies d'assurances dites « contre les chances du tirage au sort ».

Crédits photos - Tous droits réservés -
Musée des Beaux-Arts de Limoges
Livret à visée pédagogique
Service des publics - Musée des Beaux-Arts de Limoges -
Palais de l'Évêché 2024





ÉGYPTE **ANTIQUE**

LES ÉMAUX



BEAUX-ARTS

HISTOIRE DE
LIMOGES



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LIMOGES

1 place de l'Évêché
87000 limoges
Tél: 05 55 45 98 10
Mail: musee.bal@limoges.fr

 @BeauxArtsLimoges

musees.limoges.fr

